Document generated on 07/19/2025 2:55 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Le corps du père

Michel Pleau

Number 123, Fall 2009

Filiation & Transmission

URI: https://id.erudit.org/iderudit/61670ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Pleau, M. (2009). Le corps du père. *Moebius*, (123), 131–133.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Michel Pleau

Le corps du père

Ta parole
Me fait parler
En ce jour vivant
Quand toi tu es
Depuis si longtemps
Racine parmi les racines

Hélène Cadou

il est étrange de te fermer les yeux
d'avancer dans le brûlant des traces
soleil percé d'où s'écoule le sang du père

c'est que j'ai vu le feu quitter ton corps
monter dans tes souvenirs

depuis la nuit se tient debout
contre la fenêtre
c'est le noir des bêtes et de la peur
je suis seul
comme dans tes yeux

ce qui me ronge est plus bavard que la neige
j'ai les mains éclatées par tant de mots retenus
je voudrais prendre ton corps
et le déposer plus loin
et dire ce n'est pas moi ce sac de douleurs

mais parfois me vient une telle envie
de vent dans la nuit
il y a longtemps le temps
s'est échappé du ciel
racontent les arbres

je me souviens d'un ennui
que tu portais comme une lampe
je faisais comme si ton visage
était le nid de quelqu'un d'autre

je me détournais de ton corps
allongé
au bord de l'envol

dans le silence des objets
je me refusais à prononcer ton nom
qui avait soif d'un déchirement
l'encerclement de silence
autour de ta chair
et le froissement des nuages
que le noir laissait entendre
étaient comme le ciel
se rassemblant au-dessus de toi

je n'ai pas oublié l'étoile brève
perdue durant l'enfance
cette épine de lumière
coincée à jamais au fond de la gorge

mais ce soir tout est en ordre
j'entends des vents tout simples qui me visitent
l'écho d'une langue perdue

les paysages se moulent à mon corps
désormais la vie est un feuillage
qui se confond avec mes mains

lointaines sont les branches
qui veillaient sur ton absence

trop longtemps la terre a servi de refuge
mais à présent l'horizon
est un éblouissement tardif

aujourd'hui il suffirait peut-être
d'une femme qui m'aimerait
il suffirait d'une aube
aux bras tremblants comme l'herbe
pour que la beauté répare le monde